

QUÉBEC.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE CANADIEN se publie tous les samedis, le LUNDI, le MARDI et le VENDREDI dans Paris-midi. Le prix de l'abonnement est de quatre piastres par année, outre le frais de poste. Ceux qui veulent continuer, sont obligés d'en donner avis un mois avant l'expiration du terme de l'abonnement, qui est de six mois, et payer leurs arriérés, autrement ils seront censés continuer un autre semestre. Les lettres, paquets et autres correspondances, ne doivent être adressés qu'à l'Imprimerie au Bureau du Journal, N. 13, Rue Lamontagne, Basse-Ville.

PARTIE RELIGIEUSE.

PIERRE DE LA GASCA.

Il est bon de lire l'histoire, même après avoir lu Voltaire et ses successeurs. J'appelle ainsi plus de gens qu'on ne pense. Ne croyez pas que le crucifix ne soit jamais que la garde d'un poignard; ne croyez pas surtout que les chrétiens aient couvert de cadavres les deux continents de l'Amérique. On vous l'a dit souvent; mais c'est pourquoi je vous prie de ne pas le croire. J'abandonne les aventuriers qui portèrent les armes dans le Nouveau-Monde; chacun sait quels gens c'était: le rebut de l'Espagne et de la chrétienté. Ils pillèrent et brûlèrent au-delà des mers; on les eût pendus chez eux, voilà toute la différence. Mais prenons Robertson, historien anglais et protestant, au premier mot qui lui échappe sur le clergé catholique, dans son Histoire de l'Amérique, c'est-à-dire dès qu'il s'agit véritablement de chrétiens.

Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitait ce peuple rendait leur ministère presque inutile. Les missionnaires, se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venaient annoncer, s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les repartimientos, ou ces distributions par lesquelles on les livrait en esclaves à leurs conquérants, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique.

Et quel est l'ordre qui, le premier, s'y lève au nom de la charité et de l'Évangile? Des moines qu'on nous a connus pour des haute-faix de l'Inquisition, pour des satellites de bûchers: les Dominicains.

En 1511, Montésino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre l'esclavage, dans la grande église de Saint-Dominique, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Les officiers de la colonie se plaignirent du moins à ses supérieurs; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme également pieuse et contraire aux circonstances.

Parlons-nous de Las Casas, que les philosophes ont daigné citer comme une exception dans le mal, tandis qu'il eût fait une exception contraire? A Thascala, Cortès, le sage, l'habile, le profond, le grand Cortès, le héros du Nouveau-Monde après Colomb, après avoir inutilement sommé les Indiens d'embrasser la religion chrétienne, veut détruire leurs autels et renverser leurs idoles. Un seul homme parmi les Espagnols osa résister au conquérant, et flétrir ce faux zèle non seulement comme une injustice, mais comme une impudence; et cet homme est un prêtre chrétien, le père Barthélémy d'Olmedo, numéroté de l'armée. D'un bout à l'autre de son histoire, Robertson le protestant, lui dont la religion existait à peine en ce temps-là, n'a que des éloges pour ce glorieux sacerdoce catholique dont le rôle est toujours soutenu au service du faible et de l'opprimé. Je sais bien qu'on va nous jeter Valverde à la tête, Valverde, le bon émissaire des colonies enveloppées, et qui pourrait d'ailleurs invoquer des circonstances atténuantes. Mais voulez-vous qu'il soit un scélérat? fort bien, je vous le livre. Valverde a-t-il couvert de corps morts ou de croix toute l'Amérique? Le sang fut répandu par des brigands, les prêtres plantèrent les croix. Et parce qu'un historien a menti, brûlerons-nous l'histoire? N'enverrons-nous plus nos fils à l'école parce qu'un professeur a calomnié la religion?

Je n'ens pas à mon héros dont les écrits populaires n'ont point parlé; je ne voudrais pas d'autre preuve qu'il mérite d'être connu. En 1544, la guerre civile enflammait le Pérou; les conquérants se déchiraient entre eux. L'empereur Charles, touché des plaintes du Nouveau-Monde, que Las Casas et tant d'autres prêtres faisaient retentir au pied de son trône, venait de rendre de nouvelles lois qui renversaient la hideuse tyrannie imposée par des aventuriers à ses nouveaux sujets. Un gouvernement juste et régulier allait s'établir aux Indes: les concessions de terres (repartimientos) étaient réduites, les Indiens étaient affranchis du travail des mines, on fixait leurs impôts; les terres indûment acquises retournaient à la couronne. Les ministres de Charles s'effrayèrent des difficultés qu'allait soulever cette réforme, mais l'empereur persista. Un vice-roi partit pour l'exécution des nouveaux règlements.

L'étonnement, la peur, l'indignation accueillirent cette mesure parmi les colons de la nouvelle Espagne, qui pour la plupart n'avaient que trop à la redouter. Ils se revêtirent et prirent pour chef Gonzalez Pizarro, frère de François Pizarro, le premier conquérant du Pérou. Le vice-roi, homme violent et malhabile, trahi par les siens, est emprisonné. Le parti de Pizarro se grossit de tous les mécontents; ce chef impose à la multitude par ses longs services, ses talents militaires et le nom qu'il porte: il demeure maître du pays. Mais par un revers de fortune, le vice-roi qu'on renvoyait en Espagne, est relâché par des

officiers repentants; il rassemble ses partisans dispersés et marche contre les révoltés à la tête d'une armée. Pizarro commandait les meilleurs soldats du Pérou, des vétérans de son frère François, endurés aux fatigues de cette guerre; il avait en outre d'excellents officiers. Le vice-roi est battu, percé de coups, et sa tête tranchée est exposée sur la place de Quito. Les hardis compagnons de Pizarro lui conseillaient alors de rompre avec l'empire et de se déclarer souverain. L'audace lui manqua. Il consentit à négocier avec la cour d'Espagne.



IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR JEAN-BAPTISTE FRÉCHETTE, IMPRIMEUR ET PROPRIÉTAIRE, N. 13, Rue La Montagne.

NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS!

hommes, corps considérable dans ces guerres du Nouveau-Monde, et le mieux équipé qu'on y eût encore vu.

Gasca cependant rassemble des troupes et dépêche sur les côtes du Pérou un petit nombre d'hommes qui répandent la nouvelle de l'amnistie générale promise aux rebelles. Il prépare ainsi les esprits et se fait de nouveaux partisans. En même temps, et l'on serait tenté à chaque ligne de cette histoire de s'écrier avec Mme de Sevigné: Providence! Providence! en même temps, un nommé Centeno, rival de Pizarro, déjà battu par lui, croit le moment favorable pour l'attaquer de nouveau. Il sort d'une caverne où il s'était réfugié, ramasse cinquante hommes, et emporte avec lui un coup de main; la garnison le suit en partie, il s'est fait une armée, et Pizarro étonné voit marcher contre lui deux ennemis à la fois, l'un par mer, l'autre par terre. Il court à Centeno, et l'attend à Huarina. La discipline de ses vieilles bandes, l'habileté de ses officiers l'emportent. Centeno est encore battu cette fois. Le traitement des vaincus fut atroce; et Pizarro, relevé par ce succès, voit son armée s'accroître.

Gasca venait de débarquer à la tête de cinq cents hommes; sa conduite paternelle produit l'effet accoutumé, les pays voisins de la mer se déclarent pour le roi. Le bon prêtre accueillit les rebelles comme des enfants égarés, et ne reprochait rien à personne; son désir ardent était d'apaiser le pays sans verser le sang. Il s'arrêta à Xauxa pour tenter un nouvel accommodement avec Pizarro, en même temps exerce ses soldats et les accoutume à la discipline, sur le point de les conduire contre des vétérans aguerris; mais Pizarro, enivré d'orgueil, repousse avec insulte les propositions d'un pareil ennemi. Gasca, poussé à l'extrémité, se met en marche.

Pizarro le méprise, le laisse passer et s'avance jusqu'à quatre lieues de la capitale, comptant lui couper la retraite et l'écraser d'un coup. Carvajal, lieutenant de Pizarro, choisit le terrain et ordonne la bataille avec sa grande habileté. Les deux armées sont en présence, et le spectacle en était bien différent. Du côté de Pizarro, les soldats, enrichis par tant de conquêtes et de pillages, étaient vêtus de soie et de brocarts. Ce n'étaient que bannières, panaches, armes éclatantes et chevaux magnifiquement harnachés. On ne voyait de l'autre part que des rangs sévères, silencieux, couverts de fer et humblement commandés par un vieux prêtre. Le vénérable Pierre de la Gasca, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cusco, passait dans les rangs, bénissait les soldats et les encourageait au devoir.

L'action va commencer. Tout à coup un homme enfoncé l'épée dans les flancs de son cheval et sort des bataillons de Pizarro. C'est l'un de ses principaux officiers, Cepeda, qui va se rendre à Gasca. Garcilasso de la Vega et d'autres officiers le suivent; l'armée rebelle, déconcertée, chancelle un moment: en moins d'une demi-heure elle est dispersée et passe à l'ennemi. Pizarro, demeuré seul avec quelques hommes, s'écrie:—Que nous reste-t-il donc? A mourir, lui dit un de ses officiers. Mais Pizarro n'eut point ce courage, il se rendit. Ainsi fut exaucé le vœu constant de Gasca de ne point tremper les mains dans le sang de ses concitoyens.

Les cruautés ordinaires dans les guerres civiles de ce pays ne souillèrent point une si belle victoire. On ne punit que Pizarro et un petit nombre des principaux traités, qui eurent la tête tranchée. Mais la mission de Gasca n'était point finie. Il avait à calmer un pays agité par de longues discordes; il fallait occuper des troupes composées d'aventuriers dangereux. Gasca leur distribua le terrain conquis, et disposa d'une propriété qui passait un revenu annuel de deux millions de pesos, sans se réserver une obole. Chose étrange, qui ne surprend point ceux qui connaissent les hommes, mais qui doit faire pâlir ceux qui aspirent à les gouverner: les passions les plus mauvaises et les plus violentes éclatèrent contre cette distribution. Pierre de la Gasca fut accusé de calomnies et de ruses. Les mécontents cherchèrent un chef contre lui. Mais Gasca seul n'en fut point étonné; il avait tout prévu, et ne fut point pris en défaut. Voyant bien dès longtemps que le feu couvait sous la cendre, il se remit à l'œuvre avec patience. Il adoucit les mécontents par des gratifications, il fortifia l'autorité future, il établit une adminis-

tration régulière; il prit des mesures pour défendre les Indiens de l'oppression et les faire instruire dans la vraie religion; il constitua toutes choses sur des bases durables. Jugeant alors qu'il lui était permis de rentrer dans la vie privée, il fit voile pour l'Espagne, et après avoir calmé une révolte terrible, après avoir conquis et restauré un royaume sans armée, sans flotte, sans argent, il remit le pied sur le sol de sa patrie, comme il en était sorti, avec sa soute et son brocarts.

On le reçut avec l'admiration universelle que méritaient de telles vertus et de tels talents. L'empereur Charles lui témoigna sa reconnaissance et le fit évêque de Palencia, mais Pierre de la Gasca s'alla cacher aussitôt dans sa retraite, où il mourut.

—(L'Univers). E. O.

Partie politique, littéraire, etc.

HISTOIRE ET AVENTURES DE RICHARD-DOUBLES-COTES.

A aucune époque de l'histoire d'Écosse, on ne vit ce royaume en proie à une plus grande anarchie que pendant la minorité de Jacques V et la régence du duc d'Albany. Le pays était misérable à l'excès; la plupart des nobles, qui possédaient jadis quelque expérience et quelque autorité, avaient péri sur le champ de bataille ou étaient morts dans l'exil. Ceux qui restaient, trop jeunes ou trop étrangers aux affaires, étaient incapables, dans ces temps de troubles, de remédier au mal. Les familles les plus considérables par leur influence et les talents de leurs chefs, ne songeaient qu'à leur propre agrandissement. Les membres du clergé, devenant chaque jour plus insolents, élevaient leurs prétentions jusqu'aux premières dignités de l'état. Les gouverneurs et les gardiens des frontières, parmi lesquels plusieurs usurpaient un pouvoir presque royal, encourageaient le vol et la violence au lieu de les réprimer, et cherchaient à se maintenir dans leurs fonctions en faisant les entreprises désespérées des maraudeurs.

Les revenus du royaume, épuisés par l'extravagance du dernier roi, le peuple plongé dans la plus grossière ignorance, dépourvu de toute instruction religieuse, passionné pour le meurtre et le pillage, tel fut l'aspect que présenta l'Écosse pendant plusieurs années. Les provinces qui avoisinaient l'Angleterre étaient surtout livrées à une confusion inexplicable. L'administration de la justice et l'exécution des lois étaient complètement négligées ou dépendaient du caprice des barons. Ceux-ci réunissaient en eux les doubles fonctions de législateurs et de juges. Leur volonté tenait lieu de loi; ils n'en connaissaient pas d'autre.

En certaines occasions pourtant, lorsque, par exemple, les excès commis par les gardiens des frontières devenaient trop criants, le régent ou le roi se rendait en personne dans le district, afin d'examiner l'affaire et d'infliger une punition sommaire au coupable. Ce fut ainsi que Jacques V fit pendre un pillard fameux, nommé Johnnie Armstrong. Ce fut encore dans le but de châtier une grave négligence que ce monarque alla visiter Charteris de Amisfield, près de Dumfries, et lui imposa l'obligation de fournir des quartiers d'hiver aux troupes royales. Ce Charteris avait rejeté les réclamations d'une pauvre veuve dont la vache, sa seule richesse, avait été enlevée dans une incursion que les maraudeurs de la frontière avaient faite sur l'Anandale.

Le Border, qu'on appelait aussi terrain neutre ou territoire contesté, était le théâtre continu de ces déprédations. Les montagnes qui le hérissent en certains endroits, les retraites qu'offrent leurs gorges profondes, la facilité de passer la frontière, et enfin les mœurs de l'époque, tout favorisait cette habitude de pillage et de rapine. Un jeune Écossais du Border se faisait alors maraudeur, comme aujourd'hui il se fait négociant ou fermier, et on l'estimait en raison de son courage. A la vérité il était exposé à maints retours de la fortune, à maintes chances hasardeuses; mais qui n'y périt, le butin, la mort, le bien et le mal étaient de bonne guerre.

Un soir d'été, David Corrie, meunier de la baronnie de Duncow, et astreint, en cette qualité,

à soutenir la cause de son seigneur féodal, venait de rentrer chez lui, après avoir suivi pendant tout le jour les traces d'un de ces hardis maraudeurs. Débarassé de son équipement guerrier et de ses armes rouillées, le digne meunier se délassait devant un bon feu de tourbe, savourant à petites gorgées une mesure assez honnête de brandy, et, se reposant gravement la tête en homme occupé de réflexions embarrassantes. De temps en temps il portait ses yeux sur sa fille Marie, qui allait et venait d'un pas léger dans la chambre. Il remarqua en elle une certaine agitation, un air de mystère qu'il ne s'expliquait point. Bientôt même, il ne sut plus que penser, lorsqu'il la vit se couvrir de son plaid et nouer ses cheveux en se regardant dans un seuil d'eau clair, ce qui remplaçait encore, pour les paysannes écossaises, l'usage du miroir.

—Dieu nous bénisse, chère fille! lui dit-il. Quelle est donc l'affaire qui t'occupe? Sûrement, tu ne peux pas songer à te mettre en route par cette heure de la soirée.

—Mais, mon bon père, répondit Marie, je ne vais pas très loin, seulement jusqu'à Wigan, où j'ai promis de porter quelque chose que j'ai oublié.

—Reste à la maison, petite, reste à la maison, répéta David Corrie, en posant son verre sur la table, et en allongant ses jambes vers le feu; il ne faut pas te hasarder au milieu des ténèbres. Les environs ne sont pas sûrs.

Oh! répéta Marie, en s'efforçant de sourire, qui donc m'attaquerait! Les maraudeurs n'en veulent qu'aux bestiaux.

—Hum!... cette malheureuse affaire de Richard a mis en rumeur tout le Border... Dieu n'est témoin, continua David Corrie, que je ne crois pas le fils de notre ancien voisin de Bruntick aussi coupable qu'on le dit. Quoiqu'il aime un peu trop à courir pendant les clairs de lune, au total, c'est un brave garçon, et je n'aurais pas voulu, pour la meilleure meule d'Écosse, le trouver aujourd'hui sous ma main... Mais ils ne le prendront pas! Je te dis qu'il est trop fin pour eux. Je gagerais qu'il a déjà passé de l'autre côté de la frontière, et s'il ne l'a pas fait, par ma foi! il a une belle occasion de le faire.

Marie avait écouté avidement ces paroles. —Décidément, mon bon père, dit-elle, enfin, il faut que je sorte. Si je ne suis pas de retour ici sous peu de temps, supposez que je suis à danser au clair de lune avec les lutins du Gills-hole.

Le vieillard était superstitieux. Il croyait fermement aux *fairies*, aux *brownies*, aux *keppies*, aux lutins de tout nom et de toute nature. Combien de fois il les avait vus danser en rond au fond de quelque vallée solitaire, sur le sommet d'un coteau, ou, vêtus de robes vertes, traverser l'espace au-dessus de la maison! Le bonhomme aurait peut-être dit que ces êtres malicieux lâchaient l'écluse et faisaient tourner si furieusement les roues du moulin, que celles-ci menaçaient de prendre feu. Il affirmait aussi que les brownies venaient chaque nuit bluter et mettre en sac une certaine quantité de farine avant le jour.

Une fois, dit-il à sa fille, pour la dissuader de son dessein, il avait eu l'extrême imprudence d'ordonner à un de ces brownies de se mêler de ses propres affaires. Il ne tarda pas à se repentir de cette témérité. L'esprit, offensé, appela à son aide une troupe de *fairies* qui arrivèrent montées sur des chevaux noirs. Heureusement il distinguait de loin le bruit de leur course dans les airs, et eut le temps de s'enfuir. Il courut aussi vite et aussi loin que ses jambes purent le porter, espérant gagner le don de Corfield avant que ses ennemis eussent découvert ses traces; mais ceux-ci le poursuivirent de près: déjà même ils étaient sur le point de l'atteindre. Ce fut alors que, pour leur échapper, il se réfugia dans un champ de blé et se tapit au centre d'une gerbe. Le brownie, accompagné de tous les siens, arriva un moment après. En moins de cinq minutes ils eurent retourné toutes les gerbes, excepté une seule, et c'était justement celle où il était blotti.

L'approche du jour le sauva. Les *fairies*, forcées de quitter la surface de la terre, tournèrent la tête de leurs chevaux vers Gills-hole, et lorsque lui, David Corrie, s'aventura à sortir de sa retraite, il vit la noire troupe de démons qui disparaissait au-dessus de la montagne d'Auchmony. Malgré l'impatience dont elle était en secret dévorée, Marie fut contrainte d'écouter ces longues histoires d'apparitions surnaturelles.

—Eh bien! eh bien! dit-elle au vieillard, vous voyez que les esprits ne vous ont pas fait de mal, après tout. Je n'ai rien non plus à craindre d'eux. Je suis à l'abri de leur influence. La selle de Duple est faite en bois de charme. J'ai cousu un *poter noxar* dans le coin de mon tablier. Ne me retenez donc pas. Je serai de retour ici avant l'heure du souper, ou peut-être resterai-je à Wigan jusqu'à demain.

Marie monta en selle sur son petit poney, le frappa d'une housine, et s'éloigna rapidement, tandis que le digne meunier, étonné de ce nouveau caprice de sa fille et rassuré sans doute par les dernières explications qu'elle lui avait données, achevait de boire son brandy.

Ce Richard, que l'on traquait ainsi comme une bête fauve, et auquel David Corrie paraissait prendre un intérêt que la jolie Marie partageait





